

Ce numéro contient le deuxième fascicule d'une nouvelle de M. Charles Géniaux : LA VICTOIRE DU BLEU.

L'ILLUSTRATION

RENÉ BASCHET, directeur.

SAMEDI 17 JUILLET 1920

78^e Année. — N^o 4037.

Maurice NORMAND, rédacteur en chef.



Col. Colombat.

Gén. Poymirau.

Gén. Maurial.

LA SOUMISSION DES GRANDS CHEFS ZAÏANS A KENIFRA
Devant la tente caïdale, Hassan, fils de Moha Ou Hamou, salue le général Poymirau.

Voir l'article page 40.



Mur d'enceinte du poste de commandement à Aintab.

NOTES DE SYRIE
LE DEUXIÈME SIÈGE D'AÏNTAB
(30 AVRIL-23 MAI 1920)

Les lecteurs de L'Illustration liront avec le plus vif intérêt le résumé des récents événements survenus en Syrie, que nous leur présentons aujourd'hui. Il émane d'un officier qui vient de rentrer du Levant après y avoir été mêlé de très près; il met au point les informations parues dans la presse et montre avec une saisissante clarté les difficultés de tout ordre que nos troupes, toujours admirables, ont réussi à surmonter.

DE NOVEMBRE 1919 A AVRIL 1920

En novembre 1919, les troupes françaises (deux divisions et demie) relevaient en Syrie-Cilicie des forces anglaises occupant la zone d'influence dévolue à la France par les accords internationaux et qui s'étendait au Nord et à l'Est jusqu'aux sandjaks inclus de Marasch, Aintab et Ourfa. La relève des troupes anglaises s'opéra avec rapidité et sans incidents; les effectifs français étaient notablement inférieurs aux effectifs anglais relevés.

Décembre 1919 et la première quinzaine de janvier 1920 ne furent marqués que par des incidents locaux sans grande importance, mais qui constituèrent de sérieux avertissements. Le mouvement nationaliste turc, sous l'impulsion de Mustafa Kemal pacha, faisait des progrès extrêmement rapides; son but, nettement avoué, était de jeter les Français hors des territoires autrefois soumis à la Turquie, en commençant par les sandjaks de Marasch, Aintab, Ourfa, pour terminer par la Cilicie et le sandjak d'Alexandrette. Quelques graves erreurs de notre politique contribuaient à exaspérer le sentiment national turc et à grossir de nouveaux partisans les rangs des kemalistes. Ceux-ci disposaient de quelques noyaux de troupes régulières de l'armée nationale, de groupes importants de demi-réguliers encadrés par d'anciens officiers turcs, et enfin de nombreuses bandes de tchétes (paysans et brigands armés) qui se livraient au pillage intensif, harcelaient continuellement nos ports et nos convois et faisaient de fréquentes incursions sur la voie ferrée du Bagdad qu'elles rendaient impraticable, souvent pendant plusieurs semaines.

Les hostilités des nationalistes débutèrent à Marasch dans la deuxième quinzaine de janvier. Après une dure bataille de rues de près de trois semaines, et à la suite de l'intervention inefficace de colonnes de secours trop faibles, la garnison de Marasch et une partie de la population arménienne quittèrent la ville et se replièrent vers le Sud, sur Islahié. Au cours de cette retraite, rendue extrêmement pénible par des tempêtes de neige d'une violence inouïe, près de 2.000 Arméniens moururent de froid et de faim; beaucoup de Sénégalais eurent les pieds gelés. Les débris de cette colonne parvinrent à Islahié dans un état de fatigue et de misère indescriptible. Cent cinquante prisonniers environ étaient restés à Marasch aux mains des Turcs.



Le boyau Nord du Collège américain.



Le marabout d'Aintab perdu le 2 mai, repris le 23.

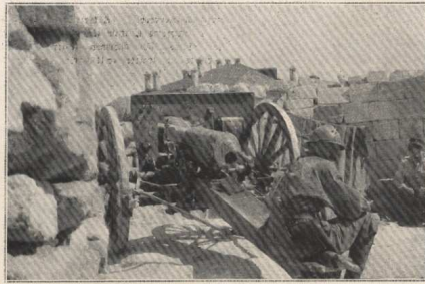


Un guetteur à son créneau.

LA DÉFENSE D'AÏNTAB (CILICIE) PAR LES TROUPES FRANÇAISES, AU PRINTEMPS DE 1920

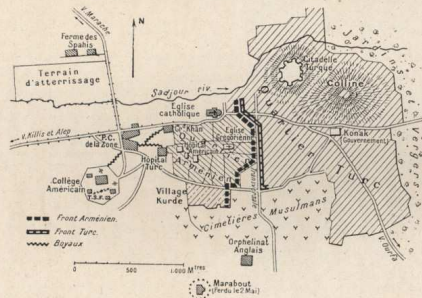


Construction d'une casemate pour canons de 37.



Un 75 en surveillance au Collège américain.

Cet échec de Marache ne put être vengé, faute d'effectifs disponibles, la situation étant menaçante sur presque tous les points du territoire occupé.
 A Ourfa, la garnison assiégée dès le début de février tint bon pendant deux mois. Le 11 avril, manquant d'eau et ses vivres épuisés, le commandant de la place obtint d'évacuer la ville avec armes et bagages, pour se replier sur l'Euphrate. Le récit du « guet-apens » d'Ourfa, publié par divers journaux de France, est encore présent à la mémoire de tous. A 15 kilomètres environ à l'Ouest d'Ourfa, l'ancienne garnison, en colonne de route, était attaquée de tous côtés par des bandes turques et kurdes; la moitié était massacrée, l'autre moitié était ramenée prisonnière à Ourfa, puis à Diarbékir. La répression de ce lâche attentat ne put être faite qu'au début de mai.
 Le long du chemin de fer de Bagdad, nos postes de protection étaient sans cesse harcelés et attaqués par des bandes irrégulières depuis les premiers jours de mars. De petite colonne de secours réussissaient, après des combats pénibles et meurtriers,



Plan-croquis d'Aintab.

à dégager la voie ferrée et à permettre la réparation des dégâts. Néanmoins ces incursions fréquentes et les interruptions de trafic qui en résultaient apportaient une gêne considérable à nos transports de troupes et compromettaient nos ravitaillements.
 A Aintab, grâce à la politique habile du commandant de la zone, l'explosion du mouvement nationaliste était retardée de près de deux mois, mais il n'était plus possible de faire avorter ce mouvement qui prenait chaque jour une extension de plus en plus considérable. Le 1^{er} avril, jour où l'escorte d'un convoi de ravitaillement quittait la ville pour rentrer à Killis, Aintab était assiégée à son tour. Ce premier siège dura jusqu'au 16 avril. La garnison, solidement retranchée dans ses postes et réduits, soutint victorieusement ce siège contre un ennemi agressif, mais qui ne disposait pas encore d'artillerie. La population arménienne, faisant résolument cause commune avec la garnison, se barricadait dans son quartier qui couvre à l'Est les positions françaises, organisait des groupes armés qui réussirent à maintenir inviolé le front arménien, se développant du Nord au Sud à travers toute la ville.
 Les 15 et 16 avril, deux colonnes de secours arrivaient devant Aintab, dégagèrent la garnison et bloquèrent à leur tour la ville turque. Une certaine détente se manifestait alors; les Turcs ravitaillaient même nos colonnes. Mais, devant l'urgence de courir dégager nos prisonniers d'Ourfa, la majeure partie des colonnes de secours quittait Aintab le 28 avril; le reste des troupes françaises du blocus partait d'Aintab le 30 avril pour rentrer à Killis.

DEUXIÈME SIÈGE D'AINTAB

Dans l'après-midi du 30 avril, le deuxième siège d'Aintab commençait, effectué par 3.000 Turcs environ, appuyé cette fois de 6 canons. La garnison, composée de 3 compagnies sénégalaises, 2 compagnies de tirailleurs algériens, 2 compagnies de mitrailleurs, 2 canons de 75, toujours convertis vers l'Est par le front arménien de la transversale d'Aintab, résista vigoureusement aux assauts des Turcs fanatisés et supporta sans broncher des bombardements extrêmement précis et nourris. Les travaux de défense étaient activement complétés, transformant en véritables petites forteresses les postes et les réduits de la garnison. Les 1^{er} et 2 mai, les Turcs menèrent des attaques très ardentes contre les postes extérieurs; ils réussirent, le 2 mai, après un marmitage d'une rare violence et au prix de pertes considérables, à pénétrer dans le poste du marabout dont ils massacrèrent les défenseurs qui luttèrent vaillamment à la grande et à la baïonnette. Ces attaques contre les postes, ainsi que les bombardements, se poursuivirent jusqu'au 8 mai avec une violence décroissante, l'action énergique de nos 75 réussissant à étendre le feu des batteries ennemies. Les Turcs, se

renforçant chaque jour, prenaient le parti de resserrer encore plus étroitement leur blocus, afin d'affamer la garnison et la population arménienne; ils se contentaient de harceler jour et nuit nos positions, qu'ils bombardaient encore par intermittence, pour appuyer leurs insolents ultimatums presque quotidiens. Dès le 6 mai, inquiets des secours qui pouvaient arriver de Killis, ils organisèrent à 4 ou 5 kilomètres au Sud d'Aintab une position extrêmement forte, d'une extension d'environ 6 kilomètres et comprenant jusqu'à 6 lignes de tranchées et une dizaine d'emplacements de batteries. Cette position était occupée par 5.000 Turcs et 9 canons. Le 10 mai, une première colonne de secours, trop faible, s'y heurta sans pouvoir la forcer, et rentra à Killis, sans pertes. Le 22 mai, la colonne Debieuvre, retour de la région d'Ourfa, et comprenant 5 bataillons, 2 batteries, 2 escadrons, 3 tanks, 2 auto-mitrailleuses, escortant un important convoi de ravitaillement, vint au contact de cette position, livra aux Turcs une grande bataille (près de 1.000 Turcs tués ou blessés, dont un colonel et 2 commandants de bataillon), puis, par une manœuvre de nuit audacieuse et rapide, déborda la position par l'Est et arriva aux portes d'Aintab dans la matinée du 23 mai. Dès le lever du jour, le 23, la garnison d'Aintab récupéra par une sortie vigoureuse toutes les crêtes au Sud de la ville et lança des détachements vers le Sud, à la rencontre de la colonne Debieuvre. Les Turcs s'étaient repliés dans la nuit, vers le Nord-Ouest, en direction de Marache. Aintab était à nouveau débloquée, sa garnison complètement ravitaillée, ainsi que la population arménienne.
 Quelques jours plus tard, les nationalistes turcs demandèrent un armistice.
 La suspension des hostilités, signée à Aintab, le 29 mai, entre le commandant de la zone et le colonel Irfan bey, commençait le 30 mai au matin, pour une durée de vingt jours.
 Le 2 juin, la colonne Debieuvre repartait sur Killis, en vue de participer à de nouvelles opérations.

SITUATION GÉNÉRALE DES TROUPES FRANÇAISES

Les événements ci-dessus ne constituent qu'une faible partie de ceux qui se sont déroulés dans la zone française du Levant. Des opérations analogues, motivées par le mouvement nationaliste aux progrès incessants, ont été effectuées un peu partout : en Cilicie, à Bozanti et Sis; à l'Est de l'Euphrate, où nos postes de la voie ferrée (Djerdabous, Arab Panaz, Karab Niaz, Kuli Tépé, Tel Abiad) ont tous été assiégés et souvent bombardés; dans le sandjak d'Alexandrette, région de Harir; dans la zone côtière elle-même, abords de Mersine, vers Antioche, Saïda, le Merdjaloum. Pour faire face à toutes ces difficultés, occuper la région, débloquer nos postes assiégés, escorter les convois, tenir les longues et délicates routes d'étapes, réparer les destructions opérées par l'ennemi, nous disposions à peine de trois divisions. Si l'on songe aux vastes étendues à parcourir (plus de 100 kilomètres à vol d'oiseau d'Alexandrette à Aintab, 120 kilomètres d'Aintab à Ourfa, 60 kilomètres d'Aintab à Killis), on peut mesurer la grandeur de l'effort demandé à nos soldats. Là, comme au front français de la grande guerre, comme partout où il va, le poilu de France s'est montré incomparable. Menant la plus dure des existences, marchant sans trêve ni repos sous un climat pénible, ne connaissant d'autre abri que sa petite toile de tente, souvent mal nourri, en guenilles, ne recevant presque jamais de lettres des siens, livrant chaque semaine de durs combats à un ennemi féroce et sans pitié, il va toujours, le sourire et la chanson aux lèvres. De nouveaux efforts l'attendent sans doute, d'autres sacrifices lui seront encore demandés. Il est prêt à les accomplir comme par le passé, — à la française.

G. DE L.



Le colonel Irfan bey et le moutassarif d'Aintab conduits par un officier français, le capitaine Renaud, au P. C. de la zone, pour signer la cessation des hostilités.